

Book Reviews

Dumas, Alexandre. *Correspondance générale. Tome V*. Édition de Claude Schopp. Paris : Classiques Garnier, 2021. 804 p.

C'est un lieu commun de dire qu'il y a des existences plus romanesques qu'un roman. Mais on ne sera pas étonné que celle du romancier le plus prolifique, lu, adoré et détesté du dix-neuvième siècle, rentre très précisément dans cette catégorie. C'est plus inhabituel de considérer qu'une collection de lettres et de documents, dont bon nombre traitent de questions basement financières et quotidiennes, puisse se lire elle-même comme un roman. Mais une fois de plus, Dumas défie les attentes. Dans sa brève introduction à ce tome considérable – par son épaisseur et par son contenu – Claude Schopp indique à raison que cette période, couvrant les années 1848 et 1849, est celle où Dumas jouit de certains de ses plus grands succès, mais commence aussi à s'engager sur la pente descendante, inévitable, sur laquelle finit par glisser plus ou moins vite toute gloire trop brillante. La sienne ayant été parmi les plus retentissantes, le chemin vers l'oubli, marqué par des déboires politiques et financiers, acquiert un petit air de tragédie grecque. Juste un air toutefois, Dumas parvenant même dans sa vie, et jusqu'au bout, à mélanger les genres.

En attendant la suite et la fin du parcours, qui tardera bien heureusement encore à venir, on apprendra ainsi dans ce volume, qui recueille bon nombre de documents de grand intérêt, que le rôle officiel de Dumas en son Théâtre Historique est de le diriger « dans la voie littéraire et morale », et donc de choisir des œuvres dramatiques susceptibles « d'instruire le peuple et de moraliser les masses » (28), buts pour lesquels ses critiques devaient le croire assez moyennement idoine. On suivra les débats houleux conséquents à la mission du romancier en Algérie, ce voyage du Véloce qui fit tant parler. Mais on voit aussi, en plus du travail constant et malgré lui, les dettes qui s'accumulent, les banqueroutes, le château de Monte-Cristo mis en vente, le mobilier qui part et que Dumas essaie de racheter... Entrelardés de demandes pressantes d'argent, de négociations, de contrats, de lettres de créanciers, surgissent ces commentaires qui font tout l'intérêt de ce type de volume : les plaintes de Marie, la fille du romancier, qui voudrait le voir consentir « à éloigner de lui ses maîtresses et les gens qui ne cessent de l'assaillir et de la trahir, et de le voler à Monte Cristo » (113) ; un beau souvenir de Frédéric Soulié, mort trop jeune ; les lamentations du fils du général Santerre, mécontent de l'image de son père que donne Le Chevalier de Maison-Rouge ; les inquiétudes de Girardin, qui estime (souvent à raison) ne jamais avoir assez de copie d'avance pour ses feuilletons – et, dans les Annexes, le compte rendu du procès qui opposa Dumas à La Presse et au Constitutionnel, qui n'affecta cependant pas les bons rapports entre les deux hommes.

Les pages les plus intéressantes, à notre avis, restent celles qui ont trait à la candidature de Dumas à la députation en mars 1848. On y redécouvre (car tout cela était connu, mais c'est fort bien de retrouver tous ces documents ensemble, et dans leur contexte) les réflexions fort intéressantes du romancier sur le devenir historique, qu'il avait esquissées dans son *Gaule et France* et qu'il reprend dans l'effort de se montrer digne d'être le choix des électeurs non seulement par son industrie (dans tous les sens du terme) littéraire, mais aussi par sa pénétration des mystères de l'histoire. Son effort pour plaire à tout le monde dérive parfois dans le comique, comme dans une fameuse lettre adressée aux curés de Paris, dans laquelle il n'hésite pas à affirmer (lui qui disait ne pas même tenir « au mot Dieu. Dieu me sert à nommer le mot que je cherche » [303]) : « Si, parmi les écrivains modernes, il est un homme qui ait défendu le spiritualisme, proclamé l'âme immortelle, exalté la religion chrétienne, vous me rendrez cette justice dire que c'est moi » (274).

À ces belles pages s'ajoute une série conséquente de « lettres retrouvées », (à partir de 1831), ainsi que surtout des Annexes qui valent le détour. En première place, on peut mettre le compte rendu du procès opposant Dumas à un certain marquis d'Espinau de Saint-Luc, qui l'accuse d'avoir mérité d'un de ses prétendus ancêtres dans des scènes quelque peu scabreuses de La Dame de Monsoreau. La question autour de laquelle tourne le procès a une importance toute littéraire : « Le romancier a-t-il le droit d'accommoder l'histoire à sa fantaisie, et ce droit est-il sans limite ? » (574). L'avocat du romancier, disons-le quitte à courir le risque de gâter le suspense du lecteur, aura gain de cause, plaidant à grand renfort de citations savantes que « M. Alexandre Dumas n'a fait que de l'histoire positive, sévère, exacte » (575).

Soutenu par tout l'apparat critique désormais habituel, que les chercheurs trouveront précieux, ce cinquième tome de la Correspondance générale de Dumas, qui réunit lettres et documents d'un intérêt indéniable, offre une suite bienvenue à un projet qui – on s'en doutera étant donné le sujet – se lit comme un feuilleton. On attend avec impatience le prochain épisode.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Roose, Marie-Clotilde. *Désir d'être et parole poétique*. Paris : L'Harmattan, 2020. 389 p.

L'ouvrage de Marie-Clotilde Roose est fondé sur sa thèse de doctorat en philosophie, soutenue en 2006. Elle s'y propose de mettre la pensée phénoménologique de Mikel Dufrenne à l'épreuve des poèmes de plusieurs auteurs contemporains, dont Yves Bonnefoy et Philippe Jaccottet. Il s'agit, en dernière instance, de s'interroger sur l'existence et les modalités d'un « désir d'être » qui présiderait à l'émergence de la parole poétique.

Les six chapitres du livre sont regroupés en trois parties. La première précise les fondements théoriques et méthodologiques de l'entreprise. La deuxième conduit une exégèse des écrits de Mikel Dufrenne consacrés à la parole poétique. La dernière approfondit la réflexion sur la notion de désir à l'aide de nombreux poèmes et d'emprunts à la psychanalyse.

Le premier chapitre pose les jalons de la réflexion en effectuant un travail de définition du « poétique » (à partir de Jean-Luc Nancy), du « penser » (à l'aide de Merleau-Ponty), puis en conjuguant les deux dans une interrogation sur ce que signifie « penser le poétique ». Roose finit par préconiser une position médiane, qui affirme la possibilité de produire un discours sur le sens du poème sans pour autant nier la part de mystère qui caractérise la rencontre poétique.

Dans le deuxième chapitre, l'auteur esquisse les trois « voies » qu'elle empruntera dans son enquête. La voie phénoménologique (Merleau-Ponty) montre comment langage poétique se constitue comme support de l'expérience. La voie herméneutique (Ricœur, Jenny, Collot) réfléchit à la perception du poème à travers l'acte de lecture. Enfin, la voie psychanalytique (Freud, Kaufmann) doit permettre d'élargir l'examen du désir en prêtant attention au sujet et à l'inconscient.

L'œuvre de Mikel Dufrenne est soumise à l'examen dans le troisième chapitre, qui restitue avec clarté et lucidité les apports du philosophe à la compréhension de l'objet poétique. Clarté, car le parcours méthodiquement tracé par Roose permet même aux non-initiés de saisir les sources et l'inspiration de la pensée de Dufrenne. Lucidité, car les limites de cette pensée sont aussi mises en évidence. D'une part, Dufrenne ignore largement la théorie littéraire et, d'autre part, il glisse parfois vers une tentative d'approche métaphysique qui obscurcit les poèmes.